

Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Band: - (2011)
Heft: 27

Artikel: "Je rêve toujours de réussir l'album du siècle"
Autor: Consendai, Bernard / Rapaz, Jean-Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-831968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Je rêve toujours de réussir l'album du siècle»

A 61 ans, l'auteur de la bande dessinée *Jonathan* jouit de l'estime de ses pairs et du public. Né à Lausanne, il vit dans les Alpes que Cosey a logiquement trouvé refuge aujourd'hui.

Sur les hauts du village, son refuge cossu ressemble à un chalet suisse... Pourtant, d'infimes détails viennent trahir la personnalité du propriétaire des lieux. D'abord, la boîte aux lettres américaine, un demi-cylindre métallique avec sa flèche caractéristique que le facteur relève lorsqu'il a déposé le courrier. Les fenêtres, ensuite: devant chacune d'entre elles, un carillon vous projette soudain loin, très loin, dans les montagnes qui ont si souvent servi de décor à *Jonathan*. Un héros sorti tout droit de l'imagination d'un certain Cosey, jeune Lausannois qui fit une percée remarquée dans le monde de la bande dessinée, au milieu des années septante.

Aujourd'hui sexagénaire, l'auteur à succès d'*A la recherche de Peter Pan* ou de *Voyage en Italie* dit avoir peu changé au fil des ans et des albums. Assis dans son salon où brûle un bâton d'encens, Bernard Cosendai vous transperce de ses yeux clairs; seule sa tignasse aux éclats de gris montre qu'il a gagné en maturité. Là, dans son atelier installé en altitude, il vient d'achever le quinzième tome de *Jonathan* qui se déroule au Japon.

L'homme, qui dessine si bien la montagne, y habite. C'était si évident que ça?

J'ai résidé longtemps près de la ville. Simple-ment, mon travail me permettant de m'installer là où j'en ai envie, je profite de ce privilège.

Mais qu'est-ce qui vous attire là-haut?

La beauté de la montagne, le calme. On se sent apaisé, la vie est confortable, il y a les feux de cheminée. Et puis les marches et le ski. Le seul problème, en fait, c'est que c'est parfois difficile de se mettre au travail.

D'être sur le toit de la Suisse, ça aide aussi à la méditation?

Depuis l'adolescence, je me suis intéressé à d'autres façons de penser. Mais je ne prétends pas pratiquer véritablement la méditation.

Restons près des sommets enneigés. Vous avez été énormément traduit, dans les pays nordiques, notamment. Comment expliquez-vous cet engouement?

C'est un mystère. D'autant plus que je n'y suis jamais allé. Alors peut-être que, oui, les gens qui vivent dans un pays froid apprécient particulièrement l'univers enneigé de *Jonathan*.

Justement, les spécialistes s'accordent à dire que vous êtes le maître incontesté du blanc. Comment est-ce qu'on dessine mieux la neige que les autres?

Précisément, en ne la dessinant pas. La neige est blanche, on travaille sur une plage blanche. C'est comme ces sculptures de Henry Moore qui soulignent le vide autant que le plein. En fait, c'est une façon non scolaire de représenter ce qu'on voit: utiliser le «non-dessin». Pareil pour les scènes de nuit. Il ne faut pas s'obstiner à tout dessiner. La nuit, on voit juste certaines choses, un peu de lumière, le reste est noir. Ce qui est suggéré est toujours plus fort que ce qui est décrit.

Mais comment êtes-vous arrivé à cette certitude?

C'est l'expérience. Et la rencontre avec des œuvres qui nous parlent. A force d'analyser ce que l'on aime, on comprend.

Revenons à votre amour des paysages alpins. Enfant, vous passiez toutes vos vacances à la montagne?

Aussi bien à la mer qu'à la montagne. Et j'aimais les deux. Alors pourquoi aujourd'hui cette affinité? L'un des avantages de la montagne, pour un dessinateur, c'est la possibilité d'approcher l'abstraction. Un rocher dans la neige, c'est juste une forme qu'on peut travailler. Dessiner un chien ou une voiture par exemple, c'est très contraignant, l'auto doit pouvoir rouler, c'est très rigoureux. Quand on place des rochers dans un paysage de montagne, on peut composer librement, comme pour une œuvre abstraite.

A part des BD, quels ouvrages lisez-vous dans votre enfance?

Oh! Des choses comme *Le club des cinq*, par exemple. Lire était sans doute mon occupation principale. J'allais beaucoup à la bibliothèque municipale de Lausanne, qui était alors au 33 de l'avenue des Terreaux. J'y passais tous les samedis. Il y avait des règles bien précises. On pouvait emprunter seulement un livre illustré pour deux sans images. Comme si le fait de partir avec deux livres non illustrés vous obligeait à les lire! Mais à l'époque,

on disait encore que la BD tuait l'imagination. Au contraire, la BD demande une grande participation du lecteur qui doit synthétiser cette succession d'images et de textes. Le fait de lire des bandes dessinées vous ouvre aussi au théâtre, au cinéma et à plein d'autres domaines. En plus, j'ai constaté que les adultes, qui lisent de la BD, sont aussi de très bons amateurs de littérature.

Qu'est-ce que vous lisez aujourd'hui?

Essentiellement de la littérature américaine contemporaine. Je pense que c'est là que ça se passe depuis les années cinquante, de la même manière que l'impressionnisme reflétait la France dans la deuxième partie du XIX^e siècle et la *pop music*, Londres dès 1960. Saul Bellow, J. D. Salinger, John Fante, Bukowski: ce sont tous des auteurs de génie. Il y en a plein d'autres encore. J'en ai découvert quelques-uns dans le *New Yorker* (ndlr: un magazine américain) que je déchiffre avec un dictionnaire à côté.

Vous n'avez jamais eu envie d'écrire un «vrai» livre? Franquin, le génial papa de Gaston Lagaffe, vous avait d'ailleurs encouragé indirectement, en affirmant lors d'une interview «qu'on peut lire en bande dessinée des choses qui ont la valeur d'un roman, comme chez le dessinateur suisse Cosey»...

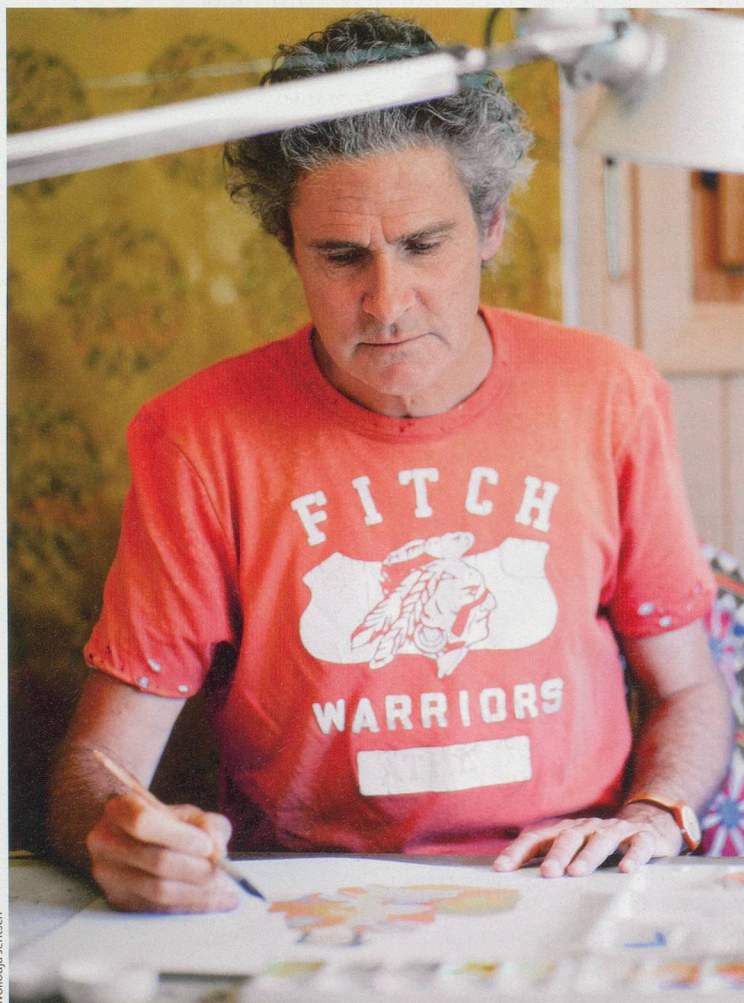
Il voulait dire que la BD est un véhicule tout aussi valable que la littérature pour évoquer les sentiments humains. J'ai écrit une fois une nouvelle sur la Venoge. Ça m'avait bien plu. Mais si j'ai toujours aimé raconter une histoire, j'ai tout autant apprécié dessiner. Je n'ai jamais été très scolaire. A 15 ans et demi, j'ai quitté l'école, mon père avait d'ailleurs dû demander une dérogation. Mes parents ont fait preuve d'ouverture d'esprit. Bon, ils avaient compris que je ne serais jamais avocat ou médecin. Et comme j'avais trouvé une place d'apprentissage chez un graphiste, ça les avait rassurés. C'est d'ailleurs pendant cette période que j'ai rencontré Derib (ndlr: le dessinateur de *Yakari*) et que j'ai commencé à ses côtés à faire de la bande dessinée. J'ai adoré, je voulais même arrêter mon apprentissage, mais là, on a insisté pour que je finisse ma formation. Ce que j'ai fait, avant de plonger définitivement dans la BD! En fait, je n'ai jamais été employé de toute ma vie professionnelle.

Vous dites d'ailleurs dessiner en parfait égoïste?

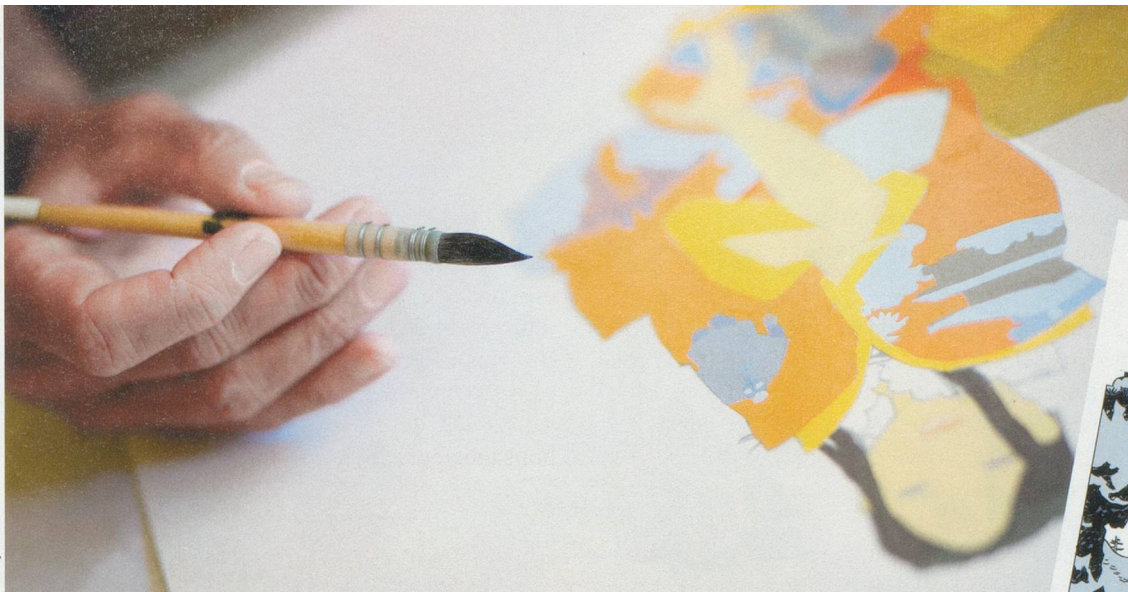
En fait, je dessine l'album que j'aimerais lire. Je pense que c'est l'unique possibilité pour arriver à donner du plaisir au lecteur. C'est de l'égoïsme ou de la sincérité, mais il n'y a pas de marketing dans ma démarche.

Vous avez bénéficié des conseils de Derib, vous-même, avez-vous transmis votre savoir?

Non. Parce que ce que ça ne s'est jamais présenté. Mais il est vrai que Derib m'a beaucoup appris. Et surtout, on partageait cette passion pour la BD. J'ai



Wolodja Jentsch



Il aura fallu une année et demie à Cosey pour réaliser le dernier album de la série *Jonathan*. Ce souci du détail et l'amour du travail bien fait constituent la clé du succès de cette série.

d'ailleurs travaillé à ses côtés longtemps après la sortie de mes premiers albums.

Vous avez obtenu très vite la reconnaissance du public et de vos pairs, au vu du grand nombre de prix que vous avez reçus tout au long de votre carrière?

C'est vrai, cela a bien marché rapidement. Ça me surprend d'ailleurs aujourd'hui d'entendre des jeunes auteurs dire qu'ils ont été inspirés par mon travail, comme j'avais été marqué par *Spirou*, *Tintin*, etc. En fait, après trois *Jonathan*, je suis parti faire des repérages dans l'Himalaya. Jusque-là, je dessinais d'après des documents seulement. En 1975, il devait y avoir en tout et pour tout trois livres de photos sur le Tibet. Mais la plupart des dessinateurs travaillaient alors comme ça, en deuxième main. Cela a sans doute contribué à l'originalité de mon travail.

Un auteur de bande dessinée devient-il riche?

Quelques-uns, oui. D'autres, non. Moi, je vis bien.

Vous avez vendu combien d'albums?

Je n'en ai aucune idée, sincèrement.

Combien de temps vous faut-il pour réaliser un album?

Là, je finis le quinzième album de *Jonathan*, *Atsuko*, qui se passe au Japon, sous la neige et dans le brouillard. Il m'aura fallu une année et demie. C'est long, mais je fais tout: le scénario, la documentation, le découpage, le dessin, les couleurs. Beaucoup de mes collègues partagent le travail. Moi, je trouve formidable de pouvoir tout maîtriser, c'est un privilège. En plus, passer d'un domaine à l'autre évite la monotonie, on ne fait pas toujours la même chose. Quelques auteurs ne dessinent que le héros et ils ont une armée qui fait tout le reste. Ça doit être ennuyeux.

***Jonathan* est votre enfant, mais vous auriez eu envie d'être le père d'une autre BD?**

Corto Maltese d'abord, car pour moi il a agi comme une révélation. Et puis le *Marsupilami* de

Franquin. Dans les deux cas, il y a un pouvoir d'évocation qui fait qu'on y croit tout de suite. On ne regarde plus le trait, on plonge dans un autre monde.

Vos séries sont un peu à votre image. Doux rêveur, pour ne pas dire baba-cool. Vous êtes en phase avec cette époque qui a finalement pris un tout autre virage, celui de la technologie, de la consommation?

Beaucoup d'aspects de la technologie m'embêtent, je ne suis pas du tout intéressé par l'informatique. Mais en même temps, il y a aujourd'hui un état d'esprit d'interrogation qui me plaît bien. Il y a une grande ouverture sur d'innombrables sujets. Maintenant, je suis aussi frappé par le fait que les gens souvent ne se font pas une opinion par eux-mêmes. On croit simplement ce qu'on a lu dans la presse. Mais je me rends compte que je m'intéresse toujours aux mêmes sujets, des sujets intemporels en fait. Comme l'être humain, par exemple. Peut-être que je suis un peu bobo?

Vous sentez-vous en paix avec votre âge?

Oui, si ce n'est cette impression d'avoir à peine 40 ans. Et certains jours, 17.

Professionnellement, prendre sa retraite signifie-t-il quelque chose pour un dessinateur?

Non, j'ai envie de continuer. J'ai toujours l'espoir de réussir le chef-d'œuvre, l'album du siècle! D'ailleurs, chaque fois que je commence un album, je me dis que c'est pour cette fois. Et à l'arrivée, invariablement, je vois que ce n'est pas encore tout à fait ça. Il n'y a plus qu'à recommencer!

Propos recueillis par Jean-Marc Rapaz

Sortie d'*Atsuko* aux Editions Lombard, le 4 novembre. A la recherche de *Peter Pan* également. *Le Bouddha d'azur* aux Editions Dupuis. Cosey sera présent au festival BD-FIL du 9 au 11 septembre 2011 à Lausanne.

